

Ghislain Deleplace, *Histoire de la pensée économique : Du « royaume agricole » de Quesnay au « monde à la Arrow-Debreu »*, 2e édition, Paris, Dunod, 2007, 539 pages.

Gilles Dostaler

Volume 83, numéro 4, décembre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/019393ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/019393ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dostaler, G. (2007). Compte rendu de [Ghislain Deleplace, *Histoire de la pensée économique : Du « royaume agricole » de Quesnay au « monde à la Arrow-Debreu »*, 2e édition, Paris, Dunod, 2007, 539 pages.] *L'Actualité économique*, 83(4), 581–584. <https://doi.org/10.7202/019393ar>

Compte rendu

Ghislain DELEPLACE

Histoire de la pensée économique :

Du « royaume agricole » de Quesnay au « monde à la Arrow-Debreu »

2^e édition, Paris, Dunod, 2007, 539 pages.

Cet ouvrage constitue une édition mise à jour, révisée et enrichie d'un nouveau chapitre, d'un livre paru en 1999. Contrairement à ce que le sous-titre pourrait laisser croire, l'apport décisif de Kenneth Arrow et Gérard Debreu à la théorie de l'équilibre général, publié en 1954, n'en constitue pas le point d'arrivée. En effet, les contributions et les débats les plus récents dans l'histoire de notre discipline sont abordés. C'est une première originalité et un premier intérêt de ce manuel utile, non seulement pour les cours d'histoire de la pensée, mais aussi pour les autres cours de théorie économique. Pour Ghislain Deleplace, l'histoire de la pensée économique est indissociable de la théorie économique dont elle est une partie constituante, au même titre que la microéconomie et la macroéconomie. La connaissance des débats les plus anciens éclaire les controverses contemporaines. Cette conception de l'histoire des idées s'inscrit en faux contre une vision, malheureusement dominante, qui la considère au mieux comme une sorte de distraction culturelle, au pire comme l'étude des idées dépassées ou erronées d'auteurs morts. Ainsi, en Amérique du Nord, rares sont les programmes d'économie dans lesquels l'histoire de la pensée fait partie de l'apprentissage obligatoire.

Dans le domaine des sciences sociales, il n'y a pas de théorie neutre, objective et exacte. Il y a donc plusieurs manières d'en faire l'histoire. L'auteur de ce livre annonce clairement les couleurs dès le début. Il considère que deux clivages fondamentaux caractérisent le développement des théories économiques. Le premier apparaît au dix-huitième siècle, alors que l'économie politique se constitue en discipline autonome; il établit une séparation entre les analyses réelles (par exemple Adam Smith ou Ricardo) et les analyses monétaires (par exemple Marx ou Keynes). Ce premier clivage renvoie, d'une part à la distinction entre positions pro et anti-libérales, d'autre part au partage entre ceux qui croient en l'existence de lois universelles et naturelles en économie et ceux qui mettent l'accent sur le caractère transitoire, historique et institutionnel de ces lois. Ces relations ne sont bien sûr pas univoques. Le second clivage naît au milieu du vingtième siècle : il

s'agit de la scission entre la microéconomie et la macroéconomie. Ces deux clivages ne sont pas indépendants l'un de l'autre et se recouvrent en partie.

Muni de cette grille de lecture, Deleplace, plutôt que de viser une présentation exhaustive de l'histoire des idées en économie – mission au demeurant impossible – choisit d'analyser en profondeur les contributions théoriques d'un nombre limité d'auteurs, parmi les plus importants dans la discipline. L'ouvrage est divisé en trois parties dont la première est consacrée à la période classique, avec François Quesnay, Adam Smith, David Ricardo et Karl Marx. D'autres auteurs sont évoqués subsidiairement, par exemple Say ou Malthus, dont le débat avec son ami Ricardo préfigure la controverse actuelle entre keynésiens d'une part, monétaristes et « nouveaux classiques » de l'autre. La seconde partie du livre, consacrée au passage de la révolution marginaliste à la révolution keynésienne, présente dans les rôles principaux Menger, Jevons, Walras, Marshall, Wicksell et bien sûr Keynes, dont les thèses font l'objet de deux chapitres. La troisième partie étudie le développement des idées économiques depuis la Seconde Guerre, développement marqué par la remise en question, avec ce qu'il est convenu d'appeler le néolibéralisme, du consensus keynésien et interventionniste. Sont étudiés tour à tour le développement de la théorie de l'équilibre général avec Arrow et Debreu - « camp de base » de cette période -, les avatars du keynésianisme, ancien, néo et nouveau, avec un accent important sur les contributions de Patinkin et de Clower, le rejet de ce keynésianisme par Friedman et Lucas, et plus généralement ce que Deleplace appelle l'absorption de la macroéconomie par la microéconomie. Un dernier chapitre est consacré à certaines hétérodoxies contemporaines : l'école néoricardienne avec Sraffa, le courant post-keynésien et l'approche de la circulation. La guerre des deux Cambridge, qui a jadis soulevé beaucoup de passions, est revisitée d'une manière inattendue. Deleplace considère en effet que les théoriciens néoclassiques, menés par Solow et Samuelson, ont capitulé au terme de cette controverse, et que cette capitulation a, paradoxalement, favorisé la contre-attaque monétariste contre le keynésianisme.

L'analyse minutieuse que Deleplace nous propose des œuvres des grands auteurs amène à une remise en question de plusieurs idées reçues, et c'est l'un des aspects les plus intéressants de ce livre. Ainsi en est-il de la caractérisation de Ricardo comme un théoricien de la valeur-travail, ou de la pertinence de la théorie de la plus-value de Marx, dont on retient plutôt une analyse monétaire qui annonce celle de Keynes. En ce qui concerne la révolution marginaliste, Deleplace met l'accent plus sur les divergences entre Jevons, Menger, Walras et Marshall que sur leurs convergences. Il montre aussi que la théorie monétaire de Walras se rapproche plus de celles de Cantillon, Quesnay et même Marx et Keynes que de Arrow et Debreu. Deleplace explique par ailleurs de manière convaincante qu'il n'y a pas de marché du travail dans l'approche de Keynes. Ces analyses font voir que les penseurs les plus importants en économie, comme c'est du reste le cas dans d'autres domaines, peuvent difficilement être classés de manière définitive dans un camp, ici selon les axes réel-monétaire et micro-macro.

Sur cet échiquier complexe, les préférences de l'auteur apparaissent clairement, ce qui est bien sûr plutôt une qualité qu'un défaut. Il n'y a pas d'objectivité et de neutralité possibles dans le domaine de l'histoire des idées. Ainsi, l'approche monétaire est privilégiée et, bien que leurs erreurs et contradictions soient mises en lumière, Marx et Keynes figurent parmi les héros de cette histoire, parmi lesquels on retrouve aussi des penseurs moins connus du grand public comme Sraffa et Clower. Parmi les hétérodoxies contemporaines, Deleplace manifeste une sympathie particulière pour l'approche de la circulation, à laquelle il a lui-même apporté des contributions importantes. C'est sur un constat pessimiste concernant « la situation décevante de la pensée économique aujourd'hui » (p. 502) que se termine cet ouvrage. L'un des principaux problèmes, déjà présent chez les économistes classiques, réside dans l'impossibilité d'articuler théorie de la valeur et théorie de la monnaie, comme le reconnaissent certains spécialistes de l'équilibre général, par exemple Frank Hahn. L'auteur déplore aussi le mimétisme de la majorité des économistes vis-à-vis les sciences dures, ce que Hayek appelait le scientisme. Ce mimétisme se manifeste entre autres par l'attribution annuelle d'un prix de la Banque de Suède erronément appelé « prix Nobel » - erreur à laquelle Deleplace n'échappe pas.

Compte tenu du tableau qu'il dresse de l'évolution de la pensée économique, on peut être étonné que l'auteur évoque à plusieurs reprises « la science économique ». Parmi d'autres, deux auteurs qu'on ne peut soupçonner de déviations hétérodoxes, John Hicks et Frank Hahn, ont bien expliqué pourquoi on ne pouvait considérer l'économie comme une science, mais plutôt comme une discipline pour le premier et une grammaire pour le second. Par ailleurs, cette discipline est étroitement liée au contexte, culturel, économique, social et politique dans laquelle elle se développe. Deleplace, pour sa part, privilégie l'étude de la théorie à travers les œuvres maîtresses des auteurs. Il revendique une approche analytique, qu'on peut aussi qualifier d'endogène, de l'histoire des idées. Quelques renseignements biographiques sont donnés, mais très peu d'allusions sont faites au contexte dans lequel émergent les théories. Une évocation plus approfondie de ce contexte aurait sans doute permis de mieux comprendre certains développements et retournements dans l'histoire des idées économiques. Par exemple, le lien entre la victoire des idées de Friedman et de Lucas et le remplacement des politiques keynésiennes par des politiques néolibérales ne va pas à sens unique de la théorie à la réalité. On peut envisager que les théories économiques sont aussi, pour une part, une rationalisation *ex post* de choix politiques conditionnés par des contraintes historiques. Quoiqu'il en soit, il n'y a pas de réponse simple à ces questions et, dans le domaine de l'histoire, l'endogène et l'exogène se complètent plutôt qu'ils ne s'opposent.

Ce livre porte la mention « Manuel » sur sa couverture, mais il ne ressemble pas aux introductions habituelles. Il est certes très utile pour l'enseignement de l'histoire de la pensée. De plus, il pourra intéresser non seulement les économistes, mais aussi tous ceux qui s'intéressent à l'évolution des idées sociales. Les étudiants débutants et les lecteurs non avertis se heurteront à quelques embûches

dans leur lecture. Ce livre est écrit dans une langue claire, mais il n'est pas toujours facile, en particulier lorsqu'il aborde certains des débats parfois très subtils et pointus qui ont marqué l'évolution de la discipline.

Gilles DOSTALER

Département de sciences économiques

Université du Québec à Montréal